

Le Naturien : revendiquant
l'indépendance absolue par le
retour à la Nature (et non à
l'état primitif) : paraît tous les
[...]

| . Le Naturien : revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature (et non à l'état primitif) : paraît tous les mois. 1898-06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Naturalien

Le Naturel est l'effet vital fécondant l'Univers.

L'Artificiel est le chancre qui ronge l'homme, pestifère l'air, et dévaste la Terre.

Revendiquant l'indépendance absolue par le retour à la Nature
(et non à l'état primitif).

ADRESSER TOUTES COMMUNICATIONS

à l'Administration du NATURIEN, 14, rue des Ecouffles, PARIS

ABONNEMENTS :

FRANCE.	Trois mois	0f. 75
	Six mois	1 50
	Un an	2 50
EXTÉRIEUR.	Trois mois	1 »
	Six mois	2 »
	Un an	3 »

HORREURS

DE LA

Science du Progrès et de l'Industrie

(Voir Civilisation).

De par la — Science — l'homme a fouillé les entrailles de la terre, a fait sortir de ces excavations des exhalaisons qui empoisonnent l'atmosphère, en extirpant le charbon, le minerai de cuivre, de fer, etc.; la chimie a fait ses dédoublements des différents toxiques et ses alliages de plomb, mercure, platine accompagnés de la fusion de l'or et de l'argent, etc.

Par l'aspiration à un soi-disant — Progrès — il s'est créé un travail forcé qui l'a conduit à perfectionner au milieu des dangers les plus grands, des objets luxueux et inutiles, qui ont annihilé ses volontés, lui ont enlevé ses énergies génériques; il est devenu rapidement la brute civilisée qui a formé le barbare — tel qu'on l'entend en langage civilisé. — Pétri d'arrogance, orgueilleux, exposant sa répugnance vis-à-vis des êtres humains qui sont encore dans leur état naturel et qu'il poursuit constamment de son œuvre d'extermination.

De par — l'Industrie — il s'est livré avec acharnement à la construction d'énormes édifices, de machines meurtrières, de vaisseaux monstres, d'engins destructeurs.

Il sanctionne par leur usage tous ces résultats obtenus au nom du Progrès et de la Science — de la CIVILISATION — en traînant sans cesse sur les mers ses noirs vaisseaux continuellement à la recherche de nouvelles aventures pour les plus grands bienfaits de cette Science et de l'Industrie, mettant à profit tout ce que lui procure cette même science en pénétrant dans des contrées neuves dont les habitants n'ont encore subi aucune contamination de la Civilisation; les massacrant, puis s'installant à leur place, y construisant des bagnes et faisant germer les maladies diverses par les déboisements, les excavations de mines, l'ouverture de baies, contraignant ainsi au bout du fusil ou à portée de canon le peu d'habitants qui échappent aux massacres, à se dégénérer, souffrir et s'anéantir dans les usines que des monstres civilisateurs ont créés, monstres que la Civilisation a faite à son image.

Appuyés par les gouvernants, ces êtres dénaturés dévastent en peu de temps les régions qu'ils ont usurpées.

L'insatiable férocité des usurpateurs détermine des haines qui font fomenteur des révoltes, les premiers germes de liberté résidant encore génériquement dans la nature de l'homme — comme elle existe chez tous les êtres de la création — devenu esclave, fermentent à nouveau, puis violemment ces germes font éclore des colères qui se déchainent en révoltes contre les brutes devenues tyrans de toutes formes. Les torchons nationaux qui flottent sur les repaires des monstres civilisés sont mis en lambeaux par les révoltés.

Ici c'est une île, Cuba; là un groupe d'autres îles, les Philippines; ailleurs Madagascar, le Tonkin, ou encore un des plus beaux pays du monde : les Indes. Partout la torture, la faim, la famine, la peste, doux produits des Civilisations.

Les finances nationales sont dilapidées, la vie factice des peuples qui se sont laissés entraîner à l'artificiel pour l'entretien de leur existence.

Les vociférations des civilisés prolétaires bourgeois et nobles s'allient ensemble, et l'excitation de ces peuples parqués comme des bêtes de somme, est portée à son comble; les uns veulent l'anéantissement des autres; au sein même de plusieurs puissances, des révoltés ne pouvant se résigner à supporter plus longtemps une situation qui les conduit à la mort sèche, appellent de toutes leurs forces à l'insurrection.

Les monarques, empereurs, présidents de Républiques que se sont donné les peuples, opèrent avec la facilité et la rapidité que leur permet le Progrès et l'Industrie, les in-

voquant pour le salut de la société, déclarant le pays en danger, la vie des habitants menacée.

Mais ce n'en est pas moins la misère pour le grand nombre, ce sont les effets des Civilisations antiques et modernes qui se font sentir. L'homme va-t-il enfin pouvoir le comprendre? Non! pas encore, son avachissement d'une part et son fanatisme religieux et scientifique de l'autre obstrue son côté clairvoyant et primitif, rabougrit les cellules de son cerveau où pourrait encore subsister ses instincts naturels et, en un mot, lui voile les yeux.

Ne le comprendra-t-il que lorsque tous les scientifiques, les puissants de ce monde auront entièrement détruit la richesse naturelle de la terre, que la faim aura couché dans la mort des millions d'êtres humains.

ALORS! alors il sera trop tard. Et pendant cet avachissement, les puissants continuent à faire glisser sur les mers leurs énormes vaisseaux, beaux résultats miraculeux du travail et des travailleurs, ces vaisseaux à l'aspect monstrueux et menaçants, chargés des produits magnifiques de la Science et du Progrès; cabines avec instruments d'adaptation aux câbles téléphoniques et télégraphiques, projections et éclairage à la lumière électrique, canons à longue portée, fusils à répétition, mitraille, torpilles, projectiles aux éclats à la seconde, à la tierce; les sciences mathématiques sont là; obus à la ménérite, à la dynamite, à la pétrole, à la balle dumdum, rien ne manque, les progrès scientifiques sont adaptés, avec toutes leurs ressources, ainsi qu'avec toute leur criminalité issue du Progrès civilisateur.

Soyez enthousiasmés, civilisés, vos travaux et vos œuvres se trouvent couronnés de succès; depuis longtemps vous trouviez insuffisant de tuer ceux que vous nommez orgueilleusement — des sauvages —.

En effet, sauvages, ils le sont, car ils sont naturels; mais soyez donc à l'avenir plus conséquents avec vous-même et lorsque des actes de barbarie ont lieu en pays civilisé ne dites donc pas, « un acte de sauvagerie vient d'avoir lieu ou d'être commis » mais bien « un acte de civiliserie »; il est vrai que lorsqu'on est dénaturé, on ne peut faire autrement, en parlé, en écrit ou en actes que de se prononcer ou agir en ce sens.

Et dans l'état de délabrement, on apprête les armées de terre les chevaux et les hommes; cavalerie et piétons vont entrer en branle; déjà le carnage, l'incendie, la mort font leur œuvre.

Les monstres sanguinaires ont mis le feu aux poudres, des résultats scientifiques s'opèrent; correspondances spontanées à longues distances, crachement d'obus détruisant et mettant le feu au loin; les machines formidables qui mettent en mouvement les lourds vaisseaux dont les ingénieurs se sont assurés la résistance font explosion, faisant éclater de toutes parts ces navires qu'elles promènent, broyant bras et jambes, réduisant corps et têtes en bouillie, des êtres humains qui les montent. Q'importe : LA CIVILISATION montre sa force! Et un pays veut en civiliser un autre. Puis des civilisés de différentes puissances s'obstinent à ne pas vouloir mourir de force par la faim, pour apaiser leurs souffrances, pillent les boulangeries, détruisent les magasins remplis d'effets, d'objets, d'articles artificiels que ces mêmes civilisés ont peiné à fabriquer; brûlent les archives de leurs pays, accrochent les têtes de leurs affameurs et crient à pleins poumons : Vengeance! vengeance! révolution.

Dans ces heures d'angoisse et d'allégresse farouche, d'hésitation et de résolution, est-ce le civilisé lancé contre les erreurs sociales gouvernementales et civilisatrices qui veut faire peau neuve; de la brute formée, depuis des milliers d'années de civilisation, devenu esclave, voulant sortir de cette peau dégénérée par l'artificiel pour se refaire au naturel, sinon, néanmoins, ce pourrait être un début; car tôt ou tard il lui faudra bien en revenir à cet état naturel.

Mais pendant cette situation des esprits, les gouvernants prennent leurs dispositions pour

ensanglanter la terre entière, il y a quelques années qu'ils y travaillent; ils vont enfin y parvenir; et la guerre gouvernementale entre puissances va fatalement amener successivement chacune de ces puissances à voir se déchaîner en leur intérieur, la Révolution. Les banqueroutes guettent les puissances, la ruine est leur apothéose. Les peuples sont de par ces effets menacés des souffrances de la disette; ce qui nous fait percevoir en des temps proches, Guerres nationales sur toute la terre et Révolution universelle.

Ce sera le résultat qu'auront recueilli les hommes de s'être livrés à l'artificiel; les civilisations n'ont jamais cessé de faire naître des intentions sanguinaires, et de cette fois, la surface du globe, mers comme terre, va se trouver entièrement à feu et à sang; le plus beau chef-d'œuvre de la CIVILISATION à travers les siècles.

HONORÉ BIGOT.

L'ENFANT DE LA NATURE A LA SCIENCE AMIE DE L'ARTIFICE

Je cherche à être vrai plus qu'à être plaisant
Vos livres de méthode je les jette au vent
J'écoute seul mon cœur. L'esprit, c'est l'égoïsme,
Qui veut gloire, tandis que je veux naturisme.
Pour moi vraie distinction est dans simplicité
Science en jabot noir, c'est la complicité.
La nature ma mère, n'a ni fard ni dentelles,
Elle expose au grand jour ses puissantes mamelles.
Toi ta mère, Artifice, ses seins sont en charpie
Et le lait qu'ils contiennent, procure l'anémie.
Science, toi, aux usages tu te courbes parfois,
Enfant de la nature je m'oppose aux lois.
Les naturaliens n'ont rien à voir à l'opinion,
L'impulsion naturelle féconde leur raison.

H. RAYNAUD.

RÉVOLUTION

En Espagne, en Italie, le peuple s'est soulevé. Révolution, dit-on! Eh bien! non, ce n'est pas là la révolution; pas plus que les insurrections en France de la commune en 71, de 48 et de 1830. La formidable révolte de 1789 à 93 n'a été elle-même qu'un bouleversement stérile, n'ayant eu en aucun sens le caractère d'une révolution.

D'abord, comment les peuples civilisés peuvent-ils prétendre faire la révolution puisqu'ils ignorent les véritables origines de leurs maux? Ils s'en prennent aux hommes tandis que c'est le système matériel d'existence qui est féroce. Des révoltes, certes ils en ont eues et en auront encore, puisque l'état dit civilisé comporte inévitablement le labeur et la misère pour la grande masse des producteurs de l'« Artificiel » dont veut user une catégorie, non productrice, s'intitulant elle-même « classe dirigeante ».

On ne sait encore quel sort est réservé aux insurrections italiennes et espagnoles produites par la famine. Voilà où les siècles de « Civilisation » ont amené la population de deux pays, qui, à l'état naturel étaient des Edens d'abondance et de beauté.

L'insurrection française de 71 a été réprimée on sait comme; n'ayant pas abouti, il n'y a pas lieu de la discuter. Mais celles de 48, de 1830, où le peuple a été vainqueur, ont-elles changé en rien la situation économique des prolétaires; celle de 89, la Grande, qui semblait avoir bouleversé complètement l'état social, a-t-elle amélioré le sort des petits? Aucunement, puisqu'aussitôt la Civilisation rétablit son joug; puisque l'ouvrier, comme par le passé, travailla pour le patron; puisqu'il y eut toujours des laquais et des maîtres, des directeurs et des commis. La seule transformation opérée à cette époque fut que : patron, maître ou directeur, au lieu d'être intitulés : Monseigneur et Mon Sieur, furent appelés : Citoyens! Voilà tout le résultat d'une révolte en pays civilisé.

Et l'on pourra perpétuellement décapiter des rois, déposer des empereurs, éventrer des présidents de République, la situation restera la même tant qu'il y aura des mines, des usines et des chantiers. Tant que l'Artificiel établi pendant les siècles d'esclavage sera considéré comme base de système de vie, il y

aura exploitation de l'homme par l'homme, il y aura spoliation, sans parler de la dégradation toujours continue et aggravée de la Nature.

Et les systèmes collectivistes-autoritaires ou communistes-libertaires n'y feront rien. Ils n'empêcheront pas la mine d'être nuisible à l'état du sol qui la surplombe; ils ne pourront supprimer l'écoulement des terres déterminé par le labour; ils ne pourront s'opposer à l'évaporation rapide des terrains humectés par les pluies, s'ils sont exposés au plein ciel par le déboisement; ni le collectivisme, ni le communisme n'atténueront l'effet pernicieux du travail nocturne, ce travail ne consisterait-il qu'à presser sur un bouton, le fameux bouton des « Scientifiques », succédant aujourd'hui à la baguette des fées et à la lampe d'Aladin.

L'écueil à une révolution efficace, c'est que les plus farouches révolutionnaires, ignorant la Nature, sont les plus fervents soutiens de la version religieuse de « la Terre, vallée de misère » et de la fable du « péché originel »; aussi se racrochent-ils éperdument aux conquêtes de la Science.

Ah! les conquêtes de la Science sur la Nature, parlons-en un peu! Nous avons en premier lieu, la Culture, la plus ancienne conquête; nous avons ensuite l'Édification et le Tissage; puis la Mine, la Voirie, la Traction et la Navigation, ces deux dernières devenues science de locomotion rapide par l'emploi de la Métallurgie et de la Vapeur. Nous avons encore l'Optique et l'Acoustique, et conquêtes suprêmes : la Chirurgie et l'Orthopédie.

Examinons.

La première conquête, la Culture, a nécessité l'abatis des arbres protecteurs du sol et a déterminé l'écoulement des terres; l'Édification nous a dotés de logis où règne inévitablement le courant d'air, inconnu dans les habitations primitives, et résultant du tirage entre les haies (portes, fenêtres) et les cheminées faisant appel; le Tissage nous a gratifiés d'étoffes et de draps moins imperméables, moins légers et moins chauds que n'importe quelle peau d'animal; la Mine dérègle totalement l'état économique et les qualités végétales des terrains où elle est pratiquée; la Voirie a déterminé la poussière et la boue par la mise à nu du sol, et la couche de pavés ou de bitume dont sont recouverts chemins, routes ou boulevards ne supprime point pour cela l'éternelle fermentation de la Terre, et cette fermentation ne pouvant alors se manifester en végétation, se manifeste en miasmes morbides. La Traction et la Navigation exportent au loin les produits naturels d'un pays et importent en celui-ci les produits des contrées lointaines, ce qui nécessite l'opération de la conserve pour les matières ainsi proménées; l'on sait que la conserve a pour effet d'altérer la fraîcheur et la saveur de toute chose, de sorte que cet échange a pour résultat de ne livrer à la consommation que des produits privés de leur principe vital.

Nous nous répéterions en citant les accidents et maladies déterminés par les moyens d'opérer ces « conquêtes », mais l'on peut concéder aux Civilisés que la Chirurgie et l'Orthopédie viennent en ce cas au secours des « bénéficiaires » du Progrès.

Il serait plus simple à notre avis d'éviter les catastrophes en adoptant purement et simplement un système d'existence où les causes de perturbation seraient inconnues; la Nature nous offre une vie heureuse, large et facile où sont ignorées la Famine et la Maladie, ces deux filles de la Civilisation.

A ceux qui parleront de révolution tout en déclarant vouloir conserver l'Artificiel superflu, nous dirons ceci : Vous êtes conservateurs d'éléments de servitude, vous serez donc toujours esclaves; vous pensez vous emparer de la production matérielle pour vous l'approprier, eh bien! cette production matérielle qui fait la force de vos oppresseurs est bien garantie contre vos convoitises; tant qu'elle existera, vos révoltes seront réprimées et vos ruées seront autant de sacrifices inutiles.

E. GRAVELLE.

To. A. 1445

Communication.

Notre gérant, Gustave Mayence, porte à la connaissance des lecteurs du « *Naturien* » que, vu l'allure singulière de la « *Nouvelle Humanité* » dont il est aussi le gérant, et d'après différents articles écrits dans cette feuille (n° 17, édition de mai 1898), il donne sa démission de gérant.

DOMINATIONS ARBITRAIRES

Lorsque les patriotes civilisateurs — à coups de canons, fusils, pillage, rançonnement ou autres brigandages — entendent parler ou parlent eux-mêmes de l'appropriation de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, il n'est pas d'épithètes assez injurieuses pour ces derniers. La moindre de celles-là se traduit par la virulente, mais véridique protestation, de : DOMINATION ARBITRAIRE.

A combien de cas semblables ces deux mots ne peuvent-ils s'appliquer ? Sans parler des récentes dominations des îles Bonio, par les chinois ; de Madagascar, du Dahomey, du Tonkin, de la Tunisie, de l'Algérie, par les Français ;

Ne voyons-nous pas tous les jours les multiples et innombrables dominations arbitraires d'hommes nés riches et civilisés (!) par suite du hasard, sur d'autres hommes (leurs égaux, pourtant), nés pauvres et ignorants ?

Quelle différence injuste existe-t-il en cela ? N'avons-nous pas tous des droits égaux à la Vie Naturelle et libre ?

Pensez-vous réellement impossible la disparition des fleaux artificiels que sont : le Capitalisme et l'Autoritarisme civilisateurs ?

Ces derniers ne susciteront-ils et n'engendreront-ils pas les bagnes modernes : usines et casernes ?

Dominations arbitraires, soit, mais *révolte logique* aussi, que la résignation séculièrement évangélique ne parviendra pas à empêcher.

Révolution sociale, soit, mais *libre choix vers la Nature*, aussi.

E. J. VILLEMÉJANEI

MÉLANGES

Pensées, réflexions et maximes (philosophie et sociologie)

La Nature est la beauté même et l'art en est la faible imitation.

Ne rien dire c'est consentir dit-on. Or, d'après cela, logiquement, quand on a trouvé une vérité il faut la vulgariser : tel est le devoir de chacun. Agir autrement serait donc l'indubitable consentement à l'erreur.

La Vérité doit fortifier toute intelligence comme le soleil doit éclairer toute vie.

La Vérité n'est pas un clou et conséquemment ne peut s'enfoncer dans la tête à coup de marteau. C'est un fluide chaud et subtil, une lumière vivifiante et vive. Elle s'infiltre normalement, doucement dans le cerveau, l'éclaire, y demeure et le reconforte en le fécondant.

La stupidité et la cruauté sont de la même famille et se boudent rarement.

La servitude comme l'indépendance n'est pas obligatoire, elle est volontaire. Aussi, le vrai libérateur de chacun c'est soi-même.

Mais pour être libre, il ne faut pas seulement se soustraire au joug de ses semblables, il faut éviter en outre de devenir l'esclave de la matière inerte ou mouvante en voulant la dominer. Car se mettre d'un cœur léger à la merci d'une force statique ou dynamique, d'une chose vivante ou morte, c'est toujours se rendre volontairement esclave à la différence de certains degrés. Ainsi, on est bien asservi par la faute de sa propre volonté, et pour se libérer intégralement on doit donc compter sur elle seule.

La pensée marque le degré de l'intelligence et l'action celui de l'énergie.

L'intelligence est la conceptrice de la liberté ; l'instinct en est le revendicateur. La liberté est une conception naturelle, la dépendance est une conception artificielle.

De la liberté résulte le bonheur ; de la dépendance résulte la douleur.

Le bonheur est la vérité péremptoire car il intensifie la vie et la pérennise.

Dans l'éducation naturelle, le cœur guide d'abord l'esprit, puis ensuite l'esprit fortifie le cœur.

L'enfance est le vrai paradis de la vie.

Les enfants heureux sont heureux car ils ont la joie du présent, la santé, la vigueur et la pâture sans labeur ; ils ne pensent ni au passé ni à l'avenir : c'est la paix naturelle, la sérénité de l'insouciance.

Souvent dans l'âge viril et la vieillesse, l'individu riche ou pauvre envie ce pur bonheur des enfants libres et des bêtes oisives. Il se lamente inutilement sur son triste sort en regrettant le temps passé... Il pleure la perte du paradis terrestre, et pourtant il est là, à sa portée, dans la nature et la liberté, le paradis perdu !

SPIRUS-GAY.

OBSERVATIONS

Nous avons démontré, dans nos réunions et nos publications l'incompatibilité de la civilisation avec la liberté ; c'est-à-dire de la vie artificielle avec la santé, la virilité, l'indépendance :

Que nous voulons suivre l'impulsion de la nature, qui nous donnera à profusion, ce que nous n'arrivons pas à obtenir, au détriment de notre bien-être, dans les calculs les plus compliqués et des combinaisons poussées à l'infini ; et, c'est en combattant cette impulsion que nous nous sommes encombrés de défauts, de maladies qui nécessitent les crimes et les gibbets, les pressions sanglantes, les épidémies, etc.

Qu'il ne peut y avoir de collectivité sans préjudice pour la liberté et le caprice qui sont la raison d'être de la nature.

Que toute organisation demande une direction, c'est-à-dire une autorité et par conséquent un despotisme.

Que tout est nécessaire dans la nature, et que le progrès qui consiste à y supprimer quelque chose n'est qu'une mutilation désastreuse.

« Qu'il soit dit encore une fois, qu'il n'est pas question d'état primitif, ni d'état sauvage. —

Nous n'avons qu'une nature délabrée et appauvrie par vingt siècles de civilisation, qui ne permet pas de vivre au premier état, et nous tenons assez compte de l'intelligence humaine pour ne pas nous arrêter au second, qui n'est qu'une variante de la civilisation :

Nous ne croyons pas tomber dans l'un ou dans l'autre, en voulant nous mettre à même d'utiliser toutes nos facultés, sans lois, sans organisation, puisque tout cet attirail de civilisation n'a été imaginé que pour nous contraindre à abandonner nos penchants naturels.

Nous savons que l'individu actuel ne peut être mis en contact direct avec la rudesse des éléments ; son tempérament grêle, faible, malsain, n'ayant plus rien de commun avec la musculature des primitifs.

Bon nombre d'adeptes ont surgi, mais nous ne les trouvons pas parmi les libertaires les plus terribles, et c'est bien là une conséquence de la civilisation ; ce n'est pas de la haine des situations que doit naître le bonheur universel ; il y en a qui comptent sur le progrès futur, ou, en pressant sur un bouton, des machines extraient la houille, la pierre, balayeront les rues, débarberont ; il y aura la machine-médecin, machine-restauration, la machine à calmer les esprits (celle-là nous y croyons).

D'autres sont en dehors, sans s'apercevoir que pour qu'ils y restent, il en faudra toujours assez en dedans qui n'ont rien à attendre du progrès qu'ils produiront : qu'à être écrasés, laminés, déchiquetés brûlés, assommés, étouffés, nécrosés... et dont la mauvaise digestion d'un patron ou d'un directeur restera, pour eux et leurs familles, une question de vie ou de mort.

Mais beaucoup, disons-nous, approuvent nos théories et sont enfin persuadés que les révolutions les plus quatre-vingt-treizeuses n'intervertiraient que quelques rôles, sans rien changer à la situation générale.

Mais, même parmi nos partisans les plus convaincus, il s'en trouve qui n'admettent que péniblement la mise en pratique immédiate.

Sortir de la routine, est pour eux l'inconnu dans tout son horreur, et comme notre intelligence arrachée à la nature dès le premier instinct, ne peut rien concevoir que par tradition, émulation, préjugés, ils croient attendre que la « mode » en soit venue.

Pourtant, les événements actuels font prévoir que la vieille Europe doit succomber par la famine, pour peu que l'Amérique lui refuse la pâtée et que les colonies conservent leurs produits, alimentaires pour elles, mais pas pour nous.

Et tout notre projet révolutionnaire consiste à... Abandonner la culture des plantes d'importation et pour la production desquelles il a fallu déboiser notre sol, et retourner la terre pour leur créer une température analogue à leur climat d'origine ;

Remettre au premier plan pour leur émancipation, les plantes indigènes, arbres, arbustes, tubercules : dont la destruction constante les a rélégués dans les bois, les haies, les massifs broussaillieux, les friches, et dont nous avons constaté l'économie substantielle, — tout en leur laissant le caprice établi par la nature, sans retomber dans la culture...

On conviendra que les plantes ou fruits poussés au rapport commercial par la taille des branches, le sarclage, le labour, l'engrais, l'échenillage etc., sont beaucoup moins riches en principes nutritifs ; qu'ils n'atteignent jamais une maturité réelle sans se gâter ; qu'ils ne se conservent pas naturellement.

La durée de ces végétaux est très courte ; étant à la merci de la maladie, la gelée, la sécheresse, la grêle, il y a les bonnes années et les mauvaises.

Il serait absurde de croire, que l'arbre laissé libre, envahirait la plaine ou le coteau au détriment de la plante.

La forêt n'est qu'une chose artificielle car c'est le taillis qui a fait la forêt, et malgré qu'actuellement il n'existe aucun endroit boisé, qui n'ait été taillé plus ou moins récemment, il est

facile de démontrer que des arbres respectés ne forment point « bois » et par l'élevation de leur branchage, laissent affluer suffisamment d'air et de lumière pour certains végétaux qui sont sous leur protection.

(A suivre.)

J. MORIS.

CONSTATATIONS

La grande auxiliaire des hommes de guerre est la Science, et les savants qui semblent, dans leur cabinet, se livrer à une œuvre de paix, sont, en réalité, les Artisans de la guerre.

« *La Patrie* » (1^{re} page, 5^e colonne, 19 mai 1898).

L'Hostilité Fictive et la Bienfaisance Virtuelle de la Terre

(PROSE SUR UN MOTIF FAVORI)

Aux amis, Bigot, Gravelle, Rapellin.

L'homme ne peut capter impunément les grandes forces de la Nature.

En dérangeant l'ordre naturel des choses, nous avons perturbé la vie naturelle des êtres... Nous avons enrayé les bienfaits de la Nature et l'avons rendue hostile en la maltraitant.

Par l'absurdité de nos actes, nous avons appelé la malédiction du ciel et de la terre et depuis, nous subissons les tourments infernaux.

Nous avons déchainé le courroux du feu, de l'onde et du vent. Puis, contraints à lutter contre eux par notre faute, nous avons résisté aux efforts furieux des éléments coalisés contre nous, en nous épuisant sans profit. Notre instinct s'est dévoyé et les maux épidémiques nous ont décimés sans miséricorde, et les temps calamiteux ont troublé notre paix, puisant pour toujours notre ignorance orgueilleuse. Et maintenant, les porte-fleaux du destin, les microbes impitoyables. (Successeurs présumés de l'homme) envahissent nos organes aisément et complètent ainsi l'œuvre fatale, l'œuvre de destruction, le châtement cruel !

Evitant parfois pour un temps très court, par un travail opiniâtre, les représailles sanglantes des trois éléments terrifiants, mais ne les subjuguant jamais ; vivant désormais dans la douleur et les transes, craignant toujours le moindre mouvement, le simple jeu de ces incommensurables et sublimes forces associées, nous dégénérons et souffrons...

Imitons « l'Enfant Prodigue » : revenons vers la Nature souriants et aimants, elle nous accordera son Pardon car elle n'est pas vindicative étant la vraie puissance ; elle est élémentaire et magnanime quand on ne la combat plus ? Il dépend donc de nous d'en faire une mère généreuse et nourricière au lieu d'une geuse tortionnaire et affamante, d'une mère involontaire en saccageant ses biens... Son hostilité est passagère et sa bienfaisance éternelle.

Prodiguons-lui nos soins. Ayons pour elle un amour filial et ses charmes reparaitront alors, et l'angoisse ne pâliera plus nos visages émaciés et la tristesse ne ridera plus nos fronts soucieux ; la haine abandonnera notre cœur et nous n'auront plus la méchante attitude combattive. A son contact, la race humaine étique et débile, malade et sénile se renouvra, se guérira, se virilisera : nous aurons la beauté physique et morale et nos concepts et nos actes seront purs et harmonieux comme la pureté harmonieuse de nos formes. Le savoir et la force s'épanouiront en nous, vivaces, semblables à des fleurs sylvestres fragrantées et majestueuses, toujours plus fraîches, plus odorantes et plus belles après l'orage.

Les forces ennemies redevenues des forces amies, la Terre et l'Humanité régénérées, nous vivrons désormais dans la paix, dans l'abondance et la joie.

SPIRUS-GAY.

Paris, 1890, au retour d'un voyage en France.

PRESSION AUTORITAIRE

Le numéro 3 du « Naturien » (1^{er} mai) a été excommunié de Marseille par les révolutionnaires soi-disant avancés (fanatiques autoritaires d'un nouveau genre.)

Espérons que sous peu, il pourra quand même franchir les portes de cette ville.

LE LIVRE D'OR

DE LA CIVILISATION

(Suite.)

Bien que je ne veuille m'étendre sur l'origine de l'homme ; ce qui ne serait pas de ma compétence, je me permettrai tout au moins d'exposer mes réflexions sur ce qui est traité par les livres qui nous donnent des descriptions sur les premiers travaux des hommes aux époques du déluge ou autrement dire, pour me servir des termes employés par nos savants, à l'époque de la débâcle glaciaire, ou encore des révolutions souterraines du Globe et des variations subites dans la Nature à la suite de pressions atmosphériques.

Il n'est donc resté pour nous communiquer les quelques ténébreux renseignements sur ces temps reculés — que les écrits exposés dans les livres saints.

Écrits, dont l'auteur principal, Moïse, qui semble de son côté avoir compilé tout ce qu'il aura pu réunir des renseignements puisés chez les Indous, et qui malgré cela, peuvent nous laisser perplexes au point de se demander, si un si terrible et si effrayant cataclysme n'aurait pas donné lieu à cette époque à des déséquilibres mentaux de certains survivants, qui, se trouvant sous le coup d'ébranlement nerveux à la vue d'un pareil désastre, se seraient livrés à différentes conjectures, supportant ainsi une telle pression de crainte et de frayeur. Que soit née la version du travail forcé si fortement affirmée par Moïse dans la Genèse et si jésuitiquement sanctionnée par nos plus considérés religieux et savants de nos jours ; car bien que les écrits exposés dans le Pentateuque ne soient que légende il n'en existe pas moins un fait de la plus haute importance ; c'est que sur cette légende ont été édifiés la morale, l'éducation, les principes actuels qui régissent autoritairement dans tous pays civilisés, et dont les partisans de toutes sciences ne se sont fait aucun scrupule de se servir — mais sous une autre forme — pour continuer à induire en erreur les peuples policés, sur la situation naturelle qu'ils devraient occuper sur la terre.

C'est un des points qui m'engage à essayer de lever un coin du voile noir qui recouvre la situation de l'homme aux temps préhistoriques, et y faire l'exposé de ce que mes réflexions me suggéreront.

Donc ce n'est pas pour rechercher ce qu'ont pu être nos premiers parents, comme hommes formés, que ce soit les Aryas et qu'ils aient eu pour berceau le nord de la Russie ou un des lieux enchanteurs de l'Inde, ou encore qu'ils soient apparus sur divers points du Globe à la fois, — ce qui est tout aussi probable ?

Mais que des savants pétris de mysticisme, religieux ou d'autres savants fanatisés par les présomptions miraculeuses issues de l'Artificiel par des applications et des travaux qui sont en voie de dégénérer et d'anéantir l'humanité, et mises en pratique sous le nom de — Science — se placent constamment en contradiction les uns les autres sur toute l'histoire de l'homme et en même temps puisent et prennent la base de leurs constructions littéraires et scientifiques les mêmes principes dans les mêmes bas-fonds, voilà qui ne peut manquer de donner matière à réflexion. C'est précisément ce que je tiendrai à démontrer dès le début et poser en parallèle ; tradition religieuse et tradition scientifique, affirmant ensemble que l'homme doit travailler la terre et produire tout l'Artificiel au contraire de tous les autres animaux de la création.

S'il ne travaille pas, il doit donc s'anémier, s'étioler, disparaître de la surface du Globe, mourir. C'est ici qu'est le point essentiel à démontrer avec quelle désinvolture les hommes osent continuellement pratiquer le droit du plus fort soit en matière religieuse, soit en connaissance littéraire, administrative, ou ce que ces savants ont l'audace d'invoquer les aptitudes. Car il me semble intéressant de prendre comme point de départ l'homme dès ce soi-disant déluge qui, pour les uns, n'a laissé sur la terre que Noé et sa famille ; pour d'autres des hommes qui sont restés en assez grande quantité dans des endroits différents et, ensuite suivre pas à pas l'homme à travers les siècles dans les Civilisations, et le bien-être qu'il est censé en avoir ressenti.

La corruption et les mœurs dépravées, les infirmités et les maladies engendrées ; et quelle peut bien être la différence des sommes de progrès de ces temps avec la situation que nous occupons encore actuellement dans la Civilisation.

Je m'appliquerai donc à rechercher autant qu'il me sera possible au travers des lignes écrites dans ces livres par lesquels l'histoire des hommes au point de vue du travail, de la perfection et du progrès a été édifiée ; je m'emploierai également à saisir de mon mieux le degré de malice, de rouerie, de corruption dont paraîtront pourvus les personnages que cette histoire fait défilier devant nous, ainsi que les œuvres artificielles qu'ils auront créées, les monstruosité, les tortures et les supplices imaginés. Il pourrait donc ainsi m'être possible de faire une observation intéressante, des résultats que ces Civilisations auront apportés à la situation de l'homme et de l'étendue de bien-être qu'il aura pu trouver dans l'application de l'Artificiel, jusqu'à la belle et glorieuse époque de Progrès et de Bonheur, qui rayonne actuellement après tant de siècles sur la pseudo-admirable et incomparable situation des prolétaires du monde civilisé.

HONORÉ BIGOT.

(A suivre.)

La récolte du miel en la montagne

En automne dernier, nous allions ma femme, mon enfant et moi, accompagnés d'un vieil ami (vrai philosophe, paysan instruit qui préféra la nature au rang qu'il avait presque atteint) nous approvisionner de miel, mais du miel pur, de miel des bois. Nous nous arrêtons après une demi-heure de marche au pied d'un rocher aux cimes hautes, sur la lisière d'un bois, là nous déposâmes sur le gazon près d'un petit ruisseau, nos menus bagages ainsi que le gros bébé, et pendant que notre moutard gazouillant, se réjouissait en arrachant des herbes fraîches qui se trouvaient à sa portée, nous montâmes tous trois au haut du rocher. Là, tandis que mon ami le philosophe me tenait vigoureusement par les pieds, je lançais mon corps dans le vide, puis me cramponnant au rocher, j'arrivai à l'antre où se trouvait la ruche naturelle, après avoir pris les mesures pour ne pas être piqué, je sortais vivement la ruche, les alvéoles pleines d'un miel odorant furent mises à égoutter dans des récipients apportés pour la circonstance.

Il est succulent, me dit tout à coup le philosophe qui finissait de se lécher les doigts. Sont-ils sots les civilisés qui prétendent que les produits naturels sont sans saveur... et c'est avec une telle conception de la nature, que cette civilisation insolente est venue jusque dans nos montagnes tout défricher; ils ont détruit jusqu'au rocher pour paver les routes. Sais-tu que des centaines de ruches existaient sur le prolongement du roc aux trois quarts détruit, nos pères venaient récolter le miel avec des bennes, les insensés de nos jours ont construit des ruches artificielles et y ont incorporés les abeilles, les arrachant ainsi à leur élément naturel, en les forçant d'absorber les sucres de fleurs cultivées, tandis que nous remarquons autour du rocher des fruits, des aromates, etc., poussés naturellement et dont le suc des fleurs produit un miel si délicieux.

La besogne terminée nous rejoignîmes le gosse, nous fûmes, tous agréablement surpris après avoir constaté qu'en notre absence, il avait maché des herbes parmi lesquelles de la chicorée amère; des escargots aussi avaient été écrasés et sucés. N'est-il pas malheureux me dit le philosophe de constater que l'instinct d'un enfant est plus sûr que la prétendue raison des hommes civilisés, un homme du jour à qui le grand air serait recommandé, certainement s'assierait là, avec indifférence, probablement avec une bouteille de sirop pectoral ou un biscuit purgatif, grassement payé chez le pharmacien, tandis qu'instinctivement l'enfant maché de la chicorée, purgatif puissant, suc de escargots, pectoral des plus efficace; mais c'est la généreuse nature qui place ingénieusement sous la main de ses enfants tout ce qui donne la vie et la fécondité. Tout est faux dans l'homme civilisé, jusqu'à son appétit; le paysan de nos jours même se gave de produits mal-faisants.

Pendant que le philosophe était à la recherche des mets qui devaient former le dîner, je disposai sur le petit ruisseau une roue, faite de morceaux de bois entrecroisés, je la plaçai au courant de l'eau ainsi que la roue d'un moulin; le gosse, la mère s'en égayèrent longtemps, certes davantage que d'un jouet sorti du bazar de l'Hotel-de-Ville.

Le vieil ami rapportait diverses provisions dans un panier improvisé, fait de quelques pointes de saules, il déposa le tout sur le tapis de verdure, nappe naturelle, des cerises demi-sèches, des figues fraîches, des prunes, des noisettes, des sorbes, etc., formant le menu du dîner, le tout avait été puisé dans ce petit coin de terre délaissée autour du rocher, oublié par la vorace civilisation.

Tous nous étions pris d'une inexprimable joie, on se croyait au temps où l'on nous servait au milieu d'un champ ou d'une prairie un repas sans apprêts, où l'on se contentait d'un brouet clair, d'un pain cuit à la hâte, du miel des abeilles et de quelques fruits cueillis sur l'arbre le plus voisin. Il n'y a que les hommes civilisés qui se rassemblent autour d'un grand festin pour s'exciter mutuellement aux excès.

Le repas était terminé lorsque le philosophe me dit: Il semble que par une impulsion puissante de l'instinct l'homme ait cherché à améliorer ses dons, à les corriger par le moyen de la greffe, cette plaie mortelle, qui rend l'arbre aussi débile que les générations nouvelles d'hommes; l'arbre ayant cette cicatrice, n'a plus de constance presque, la moindre intempérie lui donne une maladie nouvelle et après avoir été rayonnant pendant quelques années, il est pris d'une sorte de consommation, et bientôt disparaît, tandis que les arbres poussés naturellement résistent à toutes les vicissitudes du temps, un paysan d'expérience avait raison de dire: toujours nous replantons et toujours nous replanterons, malgré tous les procédés de la science.

Après cette démonstration, mon ami s'était entièrement couché, et nous continuions à philosopher pendant que le petit enfant et sa mère, le grand enfant, faisaient à l'envie des culbutes sur la verdure.

Si le paysan a été écarté de la nature par les aberrations de l'artificiel repris le philosophe, il est prêt à y revenir. Je le compare à cette jeune bonne d'enfant qui n'aime plus à sortir en ville (ce qui faisait sa joie autrefois) uniquement parce que sa maîtresse lui met toujours un bébé trop lourd sur les bras; ainsi, si le paysan vise la ville, ce n'est pas toujours par amour pour elle, mais bien parce que contrairement à sa nature libre, on ne lui laisse respirer l'air des champs ou des bois que sanglé d'une selle et muni d'un mors, avec un cavalier trop lourd (l'exploiteur). Assurez-vous du pain à un paysan et par là, ce repos qu'il aime tant, et il restera chez lui. Mais le paysan insensé donne à des civilisés le soin de lui trouver la formule sur le bonheur; tandis qu'il a les pieds dans le plat, il cherche hors de l'assiette; il se tue au travail pour suffire à mille artifices; il vend son blé qui jadis lui donnait un pain noir, mais des plus hygiéniques, pour acheter au boulangier un pain fait de farines altérées et échauffantes; bénévolement il se défait de ses passions naturelles pour contenter des besoins factices; la faute certes n'est pas aux brebis douces et timides, mais aux civilisés pasteurs imposteurs, qui fascinent le peuple par un double mirage.

Le crépuscule était tombé, nous nous retirâmes en nos cabanes, à la fin d'une délicieuse journée, passée loin des villes; nous nous serions la main, nous disant au revoir après avoir fraternellement partagé le tribut des abeilles.

HENRI HAYNAUD.

SÉNATEURS ET DÉPUTÉS

Rappelons d'abord que le journal « l'Etat Naturel » n'a aucune attache avec le groupe fondé par Louis Martin et Jules Bariol, sous le même nom.

Les « Naturels des groupes de propagande, dont le « Naturlien » et « l'Etat Naturel » font

la publicité, sont opposés à toute combinaison politique et se déclarent par conséquent, étrangers à la candidature de Louis Martin, dans l'Oise.

DÉGÉNÉRESCENCE

Tout le monde, actuellement, est d'accord sur ce point:

La race humaine dégénère. Sans remonter jusqu'aux époques de robustesse primitive, il est certain que nos ancêtres du moyen âge étaient autrement bâtis que nous.

Et d'où vient cette faiblesse des civilisés? De leur civilisation même!

N'est-ce pas l'industrie créée, le machinisme poussé à outrance, l'énerverment du travail sans relâche, qui produisent la plupart des maladies? Sans compter celles engendrées par la misère, les privations de toutes sortes.

Autrefois, le travail était mieux réparti et dans des conditions saines. Au surplus, on n'employait pas de machines compliquées, on ne se casernait point dans des usines sans air et remplies d'émanations pernicieuses. La vie était encore facile.

Mais ce n'est certes pas l'apologie de ce temps rapproché que nous essayons.

Nous prétendons à bien au-delà. Nous assurons à l'homme sa vie normale, sans gêne, s'il veut suivre ses instincts et agir en tous sens par la voie naturelle.

La terre est une bonne nourricière. Il suffit de savoir en tirer le meilleur parti possible. Et pour cela, pas besoin de contrarier la nature, d'exiger d'elle continuellement ce qu'elle ne peut donner qu'accidentellement.

Au contraire, donnez-vous moins de peine et vous aurez plus de profit. Laissez la terre à sa production vierge. Et vous aurez: « Virilité, santé, beauté, bonté. »

Tout cela, dit au point de vue physique; mais quand on parle au point de vue moral, concernant le médiocre intellect des individus et les affreuses conceptions sociales, que d'absurdités à détruire!

Nous avons là un champ largement ouvert pour exposer nos critiques et enseigner la bonne vie.

Nous, anarchistes, nous n'y faillirons pas. Etendons nos idées.

L'amour de l'humanité nous guide. Tant de gens souffrent, nous en souffrons tous. C'est d'ailleurs de l'égoïsme bien compris que de démontrer l'enfer de la vie sociale: cela profite à nous-mêmes.

L'amour engendré actuellement la douleur, et celle-ci provoque la haine d'un état pervers. Donc, aimants, il nous faut, de toutes nos rancœurs et de toutes nos haines, forger les énergies émancipatrices.

Afranchissons-nous! L'acte de révolte précède toujours l'obtention des libertés!

LÉON SAUNIER.

Lettre d'un cultivateur

Nous recevons de notre ami Victor Brand, cultivateur à Puget-Ville une lettre dont nous extrayons les passages suivants:

Vous me demandez quelle est mon opinion sur le projet de fonder une colonie naturienne. Je trouve l'idée excellente. Premièrement, elle nous permettra de démontrer que les hommes peuvent vivre en bonne harmonie sans se soumettre à aucune autorité; deuxièmement, elle nous permettra de prouver que la vie à l'état naturel vaut beaucoup mieux que toute cette civilisation en voie de décomposition.

Ai-je besoin de vous dire que je reconnais fort bien que le sol a perdu sa fertilité? Les travailleurs des champs constatent chaque jour que malgré tous leurs efforts et tout leur travail, il ne marchent que de déceptions en déceptions. Des maladies nouvelles surgissent chaque jour et s'abattent sur les plantes que nous cultivons. Les diverses maladies qui ravagent nos vignobles sont bientôt oubliées, car il nous restait encore l'olivier et cette ressource va bientôt nous échapper. Cet arbre menace de disparaître à brève échéance: dans le territoire de Puget-Ville, on a arraché au bas mot plus de trente mille pieds d'oliviers sans compter qu'actuellement il y en a au moins vingt-cinq mille complètement atteints d'une maladie inconnue. Les scientifiques ont fait appel aux lumières de leurs grands manitous, eux-ci ont découvert une chenille qu'ils vont baptiser d'un nom quelconque et ce sera tout. Ont-ils trouvé le remède contre le phylloxéra.

Demain, lorsque l'olivier aura disparu, sur notre sol nous essaierons de faire pousser le blé. C'est ainsi que le travailleur des champs lutte depuis des siècles et est arrivé finalement à posséder un sol appauvri et incapable de produire alors que la fertilité du sol de notre climat était partout vantée. L'homme est l'artisan de sa propre misère.

Grâce aux fameux progrès scientifiques, la santé de l'homme est délabrée; pour la réconstituer les scientifiques recommandent l'emploi d'un tas de poisons connus sous le nom de préparations pharmaceutiques; et c'est par des préparations chimiques analogues qu'ils voudraient rendre au sol sa fertilité primitive. Tout cela est faux. La terre ne reviendra fertile que lorsque la Nature aura repris ses droits, lorsque l'homme aura abandonné la culture; de même l'homme ne retrouvera sa vigueur, sa force primitive que par la disparition de ce qu'on nomme le progrès scientifique, cause première de tous ses maux.

Devanciers et Contemporains

« ... Ainsi donc si nous admettons que tous les oiseaux sans exception sont utiles aux forêts, car si nous les supposons en nombres suffisants, ils mangeront toutes les Chenilles, tous les Papillons, et quoiqu'ils fassent leur proie en même temps de tous les Icheunons, la forêt se relèvera verte et prospère. Est-ce bien sûr? Et croyons-nous que la Nature ai fait quelque chose d'inutile? NON. »

H. DE LA BLANCHÈRE.

« Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans les digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres, et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre, comme livrés à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes, nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des rochers; nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines.

« Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellements sont bientôt confondus sous le nivellement général des continents et toutes ces cultures humaines (artificielles) disparaissent sous celles de la Nature. Les pièces d'eau se changent en marais, les murs, de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment; les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers, les chardons étouffent et les vigoureux verbascum étouffent, sous leurs larges feuilles les gazons anglais; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée; les ronces de chiens, y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut; des touffes d'orties, s'emparent de l'urne des naïades et des forêts de roseaux des forges de Vulcain. Les arbres mêmes assiègent le château, les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, et dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. »

ORSE.

Ce que révèle un naturien aux hommes civilisés?

Tout naturien est un libertaire et il révèle par son naturalisme aux hommes civilisés qu'il faut secouer le joug du principe d'autorité en toutes ses formes, y substituer la liberté individuelle par l'examen incoercible, pour remonter des faits aux principes tangibles, sans perdre de vue la conscience de l'homme, qui est la résultante de son instinct raisonnable, inné, mais déformé par la vie antinaturelle, en un mot, par la civilisation même. Cette civilisation, n'est autre chose, qu'un régime de conventions et d'hypothèses qui engendrent le servage, la misère et la prostitution.

Je cite ici, un mot de Bacon, le voici: « On ne soumet la nature qu'en lui obéissant, c'est-à-dire en la contenant. »

J'ajoute, que c'est du rang de ces initiés, que sortent les révoltés conscients, les libertaires, et libérateurs téméraires; que demain surgiront les forces déterminées et triomphantes de la révolution cérébrale et économique!

Ce qu'il nous faut pour sortir de la crise c'est de nous transformer en êtres libres, par une éducation libre, en suivant toujours par adéquation, la critique subjective. Et si nous établissons en nous-mêmes les conditions d'équilibre de nos impulsions, le décor d'harmonie de nos fonctions, et le milieu d'adéquation à notre faculté sociale en envisageant toujours dans nos actions la certitude qui est le résultat d'une série d'observations négatives, ainsi qu'en mathématique, l'expérience se montre comme criterium de certitude, alors nous sortirons d'une impasse fatale.

Mais en retour, il faut avouer, que la critique n'est plus qu'un exercice de logique déductive ou inductive, qu'un jeu d'adaptation particulière, à la loi générale, qu'un instinct développé par la vigilance de soi-même. L'équivalence initiale, de l'amorphisme individuel et social renouvelle désormais l'art de la périculture et de la viticulture, condamné hors cela à végéter dans la mystification et le crime économique moderne dont tant de braves gens et même de jeunes enfants sont victimes. Mais espérons de tout notre être, l'aurore dans un meilleur avenir et employons-nous de toute notre force à nous débarrasser de nos préjugés sociaux en sortant de l'ignorance civilisatrice et nous mériterons une fois de plus d'être appelés êtres humains. La morale hypocrite de notre société civilisée, a comme tâche, de ne pas laisser un seul instant l'individu faire ce qu'il lui plaît, céder aux sollicitations de ses appétits naturels, aux appels de ses besoins; mais c'est bien la tâche du naturalisme libertaire d'amener l'humanité à un meilleur avenir en

laissant l'individu agir selon ses appétits naturels, tels qu'ils sont indiqués à l'homme par ses besoins simples, purs, parlant naturels.

La nature dote l'homme d'un instinct raisonnable, d'une énergie, d'une indépendance, d'une sympathie, de confiant abandon, d'élan, d'aspirations et de passions à employer à son propre profit; mais la civilisation le dépouille un à un de tous ces attributs, pour le transformer en un être purement artificiel, partant hypocrite, mais le jour viendra, où l'homme et l'humanité dans son ensemble, passionnée, bouleversera notre brutale civilisation, pour en ressortir refait et apte pour la vie simple, pour la vie pure, pour la vie naturelle, et ce jour sera pour l'espèce humaine le bonheur universel.

TCHANDALA.

DANS LA PRESSE

Extrait du Petit Marseillais en 1897. « Un cri d'alarme vient d'être poussé en Amérique sur la terrible consommation de bois qui se fait depuis que cette matière est employée à la fabrication du papier. Les forêts du Nouveau-Monde disparaissent comme à vue d'œil par les brèches que font deux mille usines pour la transformation de la pulpe de bois en papier.

On a calculé qu'on a ainsi détruit en 1895 près de cinquante mille hectares de forêts et qu'en 1897 le chiffre s'élèvera au-dessus de cent mille hectares.

D'un autre côté, il a été constaté que pendant l'année 1895, la France et l'Angleterre avaient manufacturé plus de quatre cent mille tonnes de pâte à papier avec des bois apportés de Suède et de Norvège.

Enfin, un journal à grand tirage absorbe à lui seul une centaine d'arbres par numéro.

Comme on le voit, le danger devient sérieux.

Partout, la dévastation, en Amérique, en Suède, en Norvège; mais un cri d'alarme vient d'être poussé, il est reconnu qu'il y a un danger sérieux.

Serait-ce le commencement de la sagesse?

Extrait du Gaulois sous la signature Emile Faguet, le 5 mars 1898:

« Qu'est-ce que la nature soit un précepteur d'immortalité personnelle n'en est plus convaincu que moi. J'en suis assez convaincu pour l'avoir dit cent fois et aussi je l'ai dit assez souvent pour en être convaincu. Cependant je mets toujours une restriction à cette théorie. La nature! La nature! Quand on parle de la nature, on parle toujours de la nature vivante c'est-à-dire de cette moisissure accidentelle qui festonne à la surface de notre planète. Mais diantre, ce n'est pas la nature entière cela! Ce n'est même qu'un fragment infinitésimal. C'est presque un rien dans l'ample sein de l'univers. Or, il n'y a que ce rien qui soit immortel et qui soit précepteur d'immortalité. Les plaines célestes ne sont pas immortelles et n'enseignent aucune immortalité. L'ordre immense de l'univers ne donne aucunement le spectacle de l'injustice. Alors même un peu plus loin. Ce n'est pas la nature vivante elle-même tout entière qui offre un spectacle immoral. C'est seulement la nature animale.

La nature végétale n'offre que le spectacle d'un demi-sommeil doux, pacifique et plein de mansuétude. Une forêt n'est immortelle que par les bêtes qui s'y entretiennent. En elle-même, elle est plutôt sévère, majestueuse douce et elle verse des pensées de paix avec ses ombres. Voilà donc singulièrement réduite cette fameuse immortalité de la nature dont on abuse, dont j'ai abusé moi-même et qui est vraie mais qui n'est pas une vérité aussi universelle qu'elle paraît tout d'abord. »

Si la nature n'avait créé que des herbivores elle pourrait arriver un moment où le règne végétal ne suffirait plus à la nourriture de tous les êtres. Les carnivores en dévorant les herbivores rétablissent l'équilibre. Cela n'est pas plus immoral que le travail accompli par les comètes, ces grandes balayuses célestes, qui entraînent derrière elles tous les bolides qu'elles rencontrent pour en fournir un aliment aux astres encore en fusion comme le soleil par exemple, ce qui permet à ses astres de conserver leur degré de lumière et de chaleur.

Extrait de l'Aurore du 11 avril 1898 sous la signature d'Albert Goullé:

« Le printemps est la saison où les interminables routes blanches se repeuplent de besaciers, chemineaux, trimardeurs, cherche-travail et traîne-misère..... On ne peut leur interdire les routes nationales bordées de hauts murs de pierre, de haies nationales d'épines, de fossés profonds, de talus escarpés. Mais qu'ils ne pénètrent ni dans le champ, ni dans le bois, ni dans la prairie, car ce sont propriétés privées. Et si les paysans ne sont pas secourables, si les laquais du château sont mal accueillants, que le mendiant crève. Il n'a droit à rien.

Quoi! pas même droit à la part de l'oiseau qui passe au-dessus de sa tête, du gibier qui traverse les guérets, du poisson qu'il voit dans les rivières? Parce qu'il est homme et qu'un autre homme s'est approprié le sol ou poussé le fruil, la graine, la racine sauvage dont il serait nourri, vous le laissez mourir de faim on l'enfermerez dans un cachot!

— Eh! qu'il travaille!

— Et s'il ne veut pas?

Il a un droit primordial que nul pouvoir despotique ou républicain ne saurait prescrire.

Par cela seul qu'il est un monde, l'air, la lumière, le gîte, la patrie lui sont dus.

.... Il souffrit cruellement des pérégrinations sous la pluie et le soleil, il eut des révoltes aux premières buffades subies.

Puis son corps s'acclimata aux intempéries, son caractère s'accoutuma aux outrages et il le regretta plus l'atelier. Privations ou privations, fatigues ou fatigues mieux valent celles qui ont pour compensation le plein air et la libre vie.

.... Mais alors personne ne voudrait plus travailler, s'écrie la bande des économistes, reconnaissant par là que de toutes les conditions, la moins enviable, la plus malheureuse est, au bout du compte, celle des laborieux. »

Etablissons d'abord que les vagabonds ne nous intéressent pas en tant que vagabonds, mais comme hommes. Albert Goullé reconnaît avec raison que tout homme par cela seul qu'il est un monde a droit à la nourriture, au gîte. Nous ajoutons que la nature le pousse à se reproduire. Le laborieux n'est donc plus qu'un esclave dépossédé de son droit à la vie qui accepte son sort avec résignation.

Extrait du « Père Peinard » du 17 avril sous la signature « Le Père Barbasson »

« Alors ces garces de gelées, y a pas mèche de leur mettre le holà? interroge un bon fieu qui écoute mes ruminades.

Probable que si, cré pétard ! Au moins trois fois sur quatre. Il y a, entre autres fourbis, les nuages artificiels.

Qu'ès aco tes foutus nuages artificiels ? Rien de bien compliqué, vieux frère ; c'est des foyers qu'on allume avec des combustibles fumeux à bon marché. L'air s'échauffe, une buée assez épaisse protège les jeunes pousses et le tour est joué ; car, tu le sais, au printemps les gelées ne sont à craindre que quand le temps est clair.

On n'en use donc pas de ces diables de nuages ? Voici : quelques-uns peuvent se payer ce luxe, les richards ; quand aux pauvres bougres, macache ! Or, comme tous ne le font pas, ceux qui le font, le font en vain.

Pour que le truc soit efficace, il faudrait que ça s'allume de partout à la fois, comme les feux de la Saint-Jean.

Le père Barbasson fait cet article à propos des récentes gelées qui ont ravagé les vignobles. Or, comme d'après l'auteur même de l'article, ces vignobles comprennent « trois départements de rang, sans compter le Roussillon et un bon morceau de la Provence » ce qui fait, au moins, six départements, il nous semble voir par les nuits claires du printemps où la gelée est à craindre, cette étendue de territoire couverte d'un nuage de fumée épaisse. Voilà qui sera sain. La forêt avec ses grands arbres préserve bien mieux les petits plants de toute gelée et n'oblige pas les hommes à empester l'atmosphère.

Extrait du *Libertaire* n° 125 sous la signature de Ludovic Malquin :

« L'homme en lui-même n'a ni droits ni devoirs c'est-à-dire que ses qualités et ses actes sont indifférents ; il est un animal quelconque dans la nature. Il ne consulte que sa fantaisie ; il va successivement selon ses besoins et ses désirs.

Les naturopistes vous diront que l'homme ainsi vivant est indépendant libre et heureux.

Nous ne le croyons pas. D'abord parce qu'il faut le supposer isolé, sans aucune relation avec ses semblables, ce qui le livrerait à la tristesse, à l'ignorance, à la bestialité, à la plus grande misère matérielle et intellectuelle. Le soin de sa subsistance l'occuperait tout entier et la faim serait son seul despote.

Dès que l'isolement cesse, l'homme s'efface, il fait place au citoyen ; il devient un être nouveau, un associé, un solidaire ; ses actes ne sont plus indifférents ; ils sont sociaux ou anti-sociaux, bons ou mauvais par conséquent.

L'homme en lui-même est « un animal quelconque » c'est là une définition scientifique que Malquin ne pourra réfuter à moins qu'il ne fasse de l'homme une œuvre spéciale faite par un créateur quelconque.

L'homme en lui-même va successivement selon « ses besoins et ses désirs » : ce sont, croyons-nous les deux seuls mobiles qui guident toutes nos actions.

L'homme, animal quelconque, allant selon ses besoins ou ses désirs, auquel la nature assure la nourriture, le gîte et le moyen de se reproduire est d'instinct un être vivant ainsi, indépendant, libre et heureux. Malquin s'inscrit en faux contre notre assertion parce que dit-il, il faut supposer l'homme vivant isolé. Et pourquoi ?

L'homme est-il un être social ou un être anti-social. Si l'homme est un être anti-social comment a-t-il pu faire pour constituer des groupes, des familles, premiers embryons des peuples ou des races ? Si, au contraire, naturellement, l'homme est un être social il s'est formé des groupements libres d'individus libres.

L'homme naturel libre avait-il besoin d'aliéner sa liberté pour se grouper ?

Nous répondons négativement. Je prends, par exemple, les hirondelles quittant nos contrées à l'automne pour des climats plus cléments. Leur façon de procéder à ce déplacement indique chez elles un grand esprit de solidarité, mais je ne crois pas qu'une quelconque des hirondelles faisant partie d'un vol ait aliéné sa liberté individuelle en abandonnant au profit du vol — société si vous le voulez — ses droits naturels.

L'oiseau qui vient de découvrir un champ de graines appelle les autres oiseaux pour venir prendre leur part, sans que pour cela l'association existât.

La solidarité est donc une qualité naturelle dont les membres de chaque race usent entre eux sans que pour cela l'association soit indispensable et dans le cas même d'association la solidarité n'enlève à aucun des associés une partie quelconque de sa liberté.

L'homme naturel allant selon ses besoins et ses désirs, animal quelconque n'avait donc aucun motif de vivre isolé, sans relation aucune ; il ne devait être guère plus triste que les autres animaux ; toutes les merveilles de la nature le poussaient à développer ses facultés intellectuelles, il ne crouissait pas dans l'ignorance. Le développement même de ses facultés intellectuelles le faisait sortir de sa bestialité primitive sans pour cela qu'il dut abandonner ses droits naturels.

Reste à savoir si le soin de sa subsistance l'occupait tout entier.

J'ai demandé quelle réponse je devais faire au gai pinson, au joyeux rossignol, au merle siffleur, au lézard prenant un bain de soleil, tous m'ont répondu qu'il leur restait bien du temps pour chanter, se faire l'amour construire leurs nids, etc.

L'homme naturel n'est donc pas un isolé, c'est toujours — et cela naturellement — un solidaire, parfois un associé ; ses actes ne relèvent que de ses besoins ou de ses désirs sans pour cela cesser d'être sociaux puisque naturellement il est social.

Comment l'homme est-il devenu un citoyen c'est-à-dire un être ayant perdu tous ses droits naturels ? Par la violence, par l'autorité. Nous en concluons donc que si l'autorité disparaît le citoyen redeviendra un homme et n'aura que faire de toutes les conceptions sociales savamment combinées à moins qu'il ne subsiste encore quelques fragments du principe autoritaire.

Dans le journal « *L'Avenir Sociale* » de Messine (Italie) un collaborateur cherche de nouveau à résoudre la question posée par les « *Anonymes de Londres* », question ainsi conçue : « Vu l'augmentation constante de la population, croyez-vous que la terre pourra toujours produire la nourriture nécessaire à tous ses habitants ? » Après avoir cité tous les principes de la science et une foule d'observations scientifiques l'auteur de cette nouvelle réponse termine ainsi son article :

« En émancipant la femme jusqu'au point de ne la distinguer de l'homme que seulement par le sexe, on peut vérifier très bien qu'il y a aussi une modification dans le sens physio-psychique. En effet même aujourd'hui, on s'aperçoit que les femmes de génie, les plus instruites, et par conséquent les plus émancipées, présentent une physiologie plutôt masculine et ont moins développé, la fonction et le sens de la maternité.

Je pourrais également dire que si l'augmentation de la population troublait l'équilibre, les hommes d'alors seraient assez intelligents pour s'imposer spontanément pour le bien être propre et général, une limite dans la reproduction et la science trouverait un efficace remède. Prenons un exemple pratique, les bourgeois pour ne pas subdiviser en trop de parties leur patrimoine font tout leur possible pour avoir peu de fils et la généralité y réussit parfaitement. Les pauvres, au contraire, n'ayant d'autres plaisirs, se donnent sans aucune pen-

sée à augmenter sur la terre le chiffre des disgraciés, il ne tiennent pas compte de la division, n'ayant rien à diviser. D'ailleurs, je suis évolutionniste et je déclare que le Communisme sera une phase transitoire dans laquelle l'homme placé plus haut pourra plus facilement apercevoir les purs horizons de l'avenir corrompible. »

Nous avons déjà répondu dans le n° 2 à la plupart de ces déclarations et nous n'y reviendrons pas. Il est certain que si, dans la société communiste, les hommes « font tout leur possible pour avoir peu d'enfants » et si les femmes les plus émancipées n'en font plus il n'y aura pas à craindre que la production de la terre ne soit pas assez grande. L'argument contraire se présente alors : « Si la population diminue dans de trop grandes proportions, comment fera-t-on pour mettre en mouvement tout le mécanisme industriel ? » Va-t-on régler la reproduction ?

Quant au communisme présenté comme phase transitoire nous n'y ajoutons pas plus de foi qu'au socialisme-étatiste présenté comme phase transitoire pour arriver ensuite à l'anarchie.

FOUQUES.

AVEUX SCIENTIFIQUES

« Les microbes ». — « Les microbes dans l'économie animale peuvent agir de deux façons ; soit par leur présence en empêchant le développement de certains organes et même en le détruisant une fois formé, soit en agissant à la manière des poisons, par suite des principes toxiques qu'ils sécrètent. »

- » Nombres de microbes par centimètre cube d'air :
- » Sur l'Atlantique..... 1 à 2
- » Sur les Montagnes..... 1 à 24
- » Sur le Panthéon..... 200
- » A Montsouris..... 480
- » Rue de Rivoli..... 3,480
- » Dans les égouts de la ville de Paris.. 6,000
- » Dans le nouvel Hôtel-Dieu..... 40,000
- » Dans l'hôpital de la Pitié..... 79,000
- » (Le Médecin populaire, page 8 et 20).

Docteur H. DEVILLE.

« La névrose chez les enfants ». — La névrose « offre un contingent à peu près égal dans les deux sexes. L'âge le plus fréquemment atteint est compris entre 10 et 14 ans. L'auteur considère le surmenage scolaire comme la cause occasionnelle la plus fréquente. »

D^r N. D.

« Avec les inoculations intensives qui se pratiquent dans l'armée, nous passons des accidents du deuxième degré aux accidents du troisième » et ainsi se trouve expliqué le chiffre effrayant de 316 décès par tuberculose sur un total de 495, dans une population choisie. Ainsi se trouve expliquée cette augmentation considérable de la tuberculose dans la population civile et la réapparition de la lèpre, une des formes de cette maladie. Après avoir développé cette théorie le D^r Boucher conclut ainsi :

« Les virus atténués ou non sont des germes infectieux semés dans l'organisme, ils déterminent la déchéance de l'être et de sa descendance, et si l'obligation de la vaccine est une violation de la liberté individuelle, elle est bien plus encore une atteinte portée à l'avenir de l'humanité. »

(Le Médecin, page 138, 1^{er} mai 1898. Bruxelles).

Docteur BOUCHER.

CORRESPONDANCE

Ce n'est pas sans surprise que nous avons vu dans la « Nouvelle Humanité », les déclarations quelque peu obscures d'Henry Zisly au sujet des pratiques lesbiennes et autres élégances.

Puisqu'il s'inscrit comme Naturien, Zisly n'a pas à hésiter pour qualifier ces actes comme ils doivent l'être. Les Naturopistes ne reconnaissent comme « amour naturel » que le rapprochement pur et simple des sexes et le baiser ; toute autre conception des plaisirs sexuels constitue une anomalie, un acte contre nature, et n'est inspirée que par la dépravation des instincts.

Cette dépravation est déterminée, soit par la continence, soit par la névrose, deux cas qui ne sont point d'ordre naturel, mais qui sont constatés dans toute civilisation antique ou moderne.

Il n'y a donc point d'équivoque possible sur ce point, et il faut reconnaître à la Nature, ce qui est naturel, et à la Civilisation... ce qui est civilisé.

LES NATURIENS.

Pour répondre à diverses interrogations nous dirons que « le Naturisme économique » des Naturopistes, est absolument distinct du « Naturisme littéraire de Bouhélier de Saint-Georges ».

Les Naturopistes ne possèdent ni hôtels particulière, ni équipages,

La preuve : Réponse à E. F., L. C., R. de K. : Le n° 5 de « l'Etat Naturel » n'a pu paraître faute d'argent et le « Naturien » fait appel aux souscriptions.

Pour avoir les nos 3 et 4 de l'Etat Naturel s'adresser à E. Gravelle, 49, rue du Mont-Cenis. Paris-Montmartre. Le n° : 0 fr. 10 centimes.

EFFETS ÉPOUVANTABLES DU TRAVAIL FORCÉ

(Suite.)

(Article 7). — « Aucun enfant ne peut être admis dans les travaux souterrains des mines, minières et carrières avant l'âge de douze ans révolus. — Les filles et femmes ne peuvent être admises dans ces travaux. — Les conditions spéciales du travail des enfants de douze à seize ans dans les galeries souterraines seront déterminées par des règlements d'administration publique. » Suit la description aussi stupide que peu intéressante de ces purs règlements où il est expliqué qu'un enfant ne sera pas reçu pour les travaux de mines cités ci-dessus, si ses parents ou tuteurs ne justifient qu'il fréquente une école publique ou privée, et que tout enfant admis au travail avant douze ans, devra pendant les intervalles libres, fréquenter l'école. — Sortant d'être à moitié exténué par le travail avant douze ans, il faut que l'enfant pendant le peu d'intervalles qu'il peut avoir en dehors du travail pour reposer son jeune cerveau et ses petits membres en voie de développement, s'empresse d'achever l'atrophie de sa jeune intelligence, pour reprendre aussitôt les leçons étudiées le chemin de son calvaire. Pauvre jeunesse ! pauvre humanité !

Ensuite, il est question dans les fameux règlements d'administration publique de certificats délivrés par l'instituteur pour les enfants de quinze ans, puis d'un livret ou sera inscrit ses nom et prénoms, la date et le lieu de sa naissance, son domicile, etc., que le chef d'industrie ait un registre pour inscrire la date de l'entrée ou la sortie des jeunes forcés, enfin tout ce qui constitue en un mot la matriculation des entrants aux bagnes.

Ensuite se présente l'ARTICLE 13 (un mauvais chiffre pour les superstitieux) aussi jésuitiquement que ses devanciers puisqu'il est toujours question de conditions spéciales de règlements d'administration publique ; donc, toujours, je te repousse, et je t'admets tout de même.

(Art. 13). — « Les enfants ne pourront être employés dans les fabriques et ateliers indiqués au tableau officiel des établissements insalubres ou dangereux, que sous les conditions spéciales déterminées par un règlement d'administration publique. — Cette interdiction sera généralement appliquée à toutes les opérations où l'ouvrier est exposé à des manipulations ou à des émanations préjudiciables à sa santé. — En attendant la publication de ce règlement, il est interdit d'employer les enfants âgés de moins de seize ans : — 1° dans les ateliers où l'on manipule des matières explosibles et dans ceux où l'on fabrique des mélanges explosifs, tels que poudre, fulminates, etc., ou tous autres éclatant par le choc ou par le contact d'un corps enflammé ; — 2° dans les ateliers destinés à la préparation, à la distillation ou à la manipulation de substances corrosives, vénéneuses et de celles qui dégagent des gaz délétères ou explosibles. — La même interdiction s'applique aux travaux dangereux ou malsains, tels que : — l'aiguillage ou le polissage à sec des objets en métal et des vers ou cristaux ; — le battage ou grattage à sec des plombs carbonatés, dans les fabriques de cire ; — le grattage à sec d'émaux à base d'oxyde de plomb, dans les fabriques de verre, dit de mousseline ; l'étamage au mercure des glaces ; — la dorure au mercure. »

Les législateurs ou pour mieux dire les maîtres des bagnes minières ou industriels, puisque les trois quarts et la moitié de l'autre quart de nos sénateurs et députés sont propriétaires de mines ou d'une usine, manufactures, fabriques, etc., ou tout au moins, actionnaires, c'est donc eux-mêmes qui prennent la satisfaction de jongler à volonté avec ces jeunes vies humaines en attendant qu'arrivés à l'âge adulte il puisse non plus jongler avec, mais les piétiner, les empoisonner, les assommer à volonté. Le lecteur croyait en lisant l'article 13 que des industries ou les travaux sont malsains, mais ce sont des jeunes hommes à partir de seize ans, peuvent s'inoculer, attaquer pour toujours leur organisme, que peut-être une bien minime surveillance pourrait éviter des jeunes enfants de dix ans de ressentir les terribles effets des matières qui s'échappent de différentes fabrications dont les compositions employées comme matières premières sont dangereusement toxiques : eh bien ! non, nos nourrissons à vingt-cinq francs par jour, plus les petits suppléments, n'aiment pas que l'on pense qu'ils gaspillent leur temps. Aussi s'en acquittent-ils comme le lecteur va pouvoir s'en rendre compte par ces deux autres articles.

Le décret du 27 mars 1875 porte règlement d'administration publique pour l'exécution de l'article 2 de la loi ci-dessus du 19 mai 1874, relative au travail des enfants dans les manufactures, (industries dans lesquelles les enfants de dix à douze ans peuvent être employés.)

(Art. 1^{er}). — « Les enfants de dix à douze ans peuvent dans les conditions déterminées par la loi, être employés dans les industries dont la nomenclature suit : — 1° dévidage des cotons ; — 2° filatures de coton ; — 3° filatures de coton ; — 4° filatures de laine ; — 5° filatures de lin ; — 6° filatures de soie ; — 7° impressions à la main sur tissus ; 8° — moulinage de la soie ; — 9° papeteries (les enfants de 10 à 12 ans ne pourront être employés au triage des chiffons) ; — 10° retordage du coton ; — 11° tulle et dentelles (fabrication mécanique) ; — 12° verrerie. »

Le décret du 12 mai 1875 porte règlement d'administration publique pour l'exécution de l'article 7 de la loi du 19 mai 1874, relative au travail des enfants dans les manufactures — travail dans les mines.

(Art. 1^{er}). — « La durée du travail effectif des enfants du sexe masculin de douze à seize ans dans les galeries souterraines des mines, minières et carrières ne peut excéder huit heures sur vingt-quatre heures coupées par un repos d'une heure au moins. »

Suivent plusieurs articles analogues, l'un où il est défendu que des enfants de douze à quatorze ans ne portent sur la tête des fardeaux de plus de 10 kilogrammes ainsi que des enfants de quatorze à seize ans ne doivent pas traîner des charges de plus de 75 à 130 kilogrammes, enfin des articles tous plus hypocrites les uns que les autres, puisque c'est aux yeux de toute personne qui veut bien s'en rendre compte que des enfants portent des fardeaux écrasants, et traînent continuellement des charges qui arrivent jusqu'à 500 et 600 kilogrammes.

J'en connais un, à Paris, qui a douze ans et demi, et qui traîne tous les jours sur le pavé de la capitale une voiture chargée de carton dont le poids est en moyenne de 350 à 400 kilogrammes et à la fin de sa journée est obligé de remonter sa voiture (à vide) sur le haut de Belleville, et il y en a beaucoup comme celui-ci, ainsi que des enfants qui tombent sous des fardeaux de 35 à 40 kilogrammes, est-ce que tout cela n'est pas admis ? Voit-on une surveillance exercée à ce sujet ? Non ! il vient d'être alloué un sergent de ville une prime à ce sujet, à quoi bon ! ils trouvent qu'ils ont bien assez de fatigue sans cela, car, la nuit, ils sont obligés de passer leur temps en compagnie de filles de joie et de souteneurs, puis dans le jour, les mains derrière le dos ils se plantent comme des cierges devant les devantures des magasins ; une poursuite à lieu, c'est qu'elle est sortie de la haine d'un civilisé pour un autre qui s'est fait délateur, mais autrement tout cela n'est que pur escamotage ; d'ailleurs la société ne serait pas capable de rester vingt-quatre heures debout si tous ces procé-

dés n'existaient pas. Donc les gradins qui se rengorgent et font la sieste dans les fauteuils du Palais-Bourbon et du Luxembourg savent très bien mettre à profit les heures de douceur et de plaisir que leur offrent la Politique conçue et établie aux frais des hommes ahuris et abrutis par les principes civilisateurs.

H. B.

(A suivre.)

BILAN SEMESTRIEL

NOTULE NÉCROLOGIQUE

Nous avons eu à déplorer la perte d'une fervente naturienne de la première heure : la compagne de notre ami Emile Gravelle, décédée dans la douleur à l'Hôpital Bichat le 5 avril dernier.

Nous sommes redevables à l'égoïsme outrancier d'une société décadente d'une part et de ses chirurgiens inaptes d'autre part, de la mort de notre sympathique et regrettée adepte et cela n'est guère pour nous faire revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de la Civilisation et de ses morticoles.

En l'occurrence, nous témoignâmes notre mépris aux médiastres pontifiants et nos sincères condoléances à l'ami Gravelle. Nous lui renouvelons ici toute notre sympathie. Puisse-t-elle lui être un réconfort et ranimer son courage en adoucissant sa douleur.

S. G.

M. Manuel Devaldès a ouvert dans la revue *Matines* une Enquête sur l'Individualisme dont voici les questions :

I. Ne pensez-vous pas que l'individu a été jusqu'à ce jour annihilé par la Société, à la fois économiquement (c'est-à-dire dans ses besoins physiques), moralement et intellectuellement ?

II. Croyez-vous pouvoir établir l'harmonie entre ces deux êtres : l'individu, être unique et autonome (à l'état naturel) et la Société, être collectif et forcément asservisseur ?

III. S'il y a antagonisme, celui-ci est-il d'origine naturelle ou simplement sociale ?

IV. Concevez-vous une Société où l'individu serait rigoureusement autonome et pouvez-vous en tracer les grandes lignes ?

V. Quelle peut être ou doit être l'attitude de l'individu devant la Société en l'état actuel ?

Les réponses seront publiées dans *Matines*. Elles doivent être adressées à M. Manuel Devaldès, 88, R. Vercingétorix.

BIBLIOGRAPHIE

Notre confrère Ernest Museux poursuit la publication des Défenseurs du Proletariat si bien commencée avec le premier volume de cette série : Ernest Pichio et son œuvre.

Le deuxième volume, qui vient de paraître, est consacré à notre grand poète populaire, Eugène Pottier. C'est l'étude la plus complète qu'il ait été faite sur le poète des Chants révolutionnaires.

Ce volume contient, en outre, des éloges de la presse, des œuvres inédites du grand méconnu, de l'oublié, du dédaigné que fut Pottier — dont Pierre Dupont lui-même, un maître chansonnier, n'hésitait pas à dire à Nadaud, un autre maître de la chanson : « Il nous dégoûte tous les deux ».

La vie et l'œuvre de ce Juvénal de faubourg, comme le qualifiait Vallès — un autre maître écrivain qui s'y connaissait — est décrite dans ce volume des plus attrayants.

On peut se le procurer chez l'auteur, 78, rue Myrrha, et à la Librairie Socialiste, 51, rue Saint-Sauveur, Paris, contre 1 franc.

Tous ceux qui s'intéressent à la saine poésie et au souffle révolutionnaire voudront posséder ce volume, et nous sommes reconnaissants au citoyen Museux de l'avoir publié.

Communications diverses

L'Aurore a ouvert une souscription depuis le 13 mai pour notre ami et collaborateur Spirus-Gay malade et alité depuis le 14 mars. Nous en remercions sincèrement la rédaction et en particulier le citoyen Ernest Vaughan, directeur de ce courageux journal d'opinions avancées.

N. D. L. R.

Reçu, pour Spirus-Gay, Veiv Aloise, 1 fr. 05.

Reçu en faveur du « Naturien » H. R. 0 fr. 30. M. Dévigne 5 fr.

Courrier, B. Limoges, V. Nîmes. H. Angers, reçu règlement.

Prière aux camarades, qui n'ont pas réglé, de vouloir effectuer leur règlement le plus vite possible, car les ressources qui servent à la publication du « Naturien » sont bien faibles, et les camarades feraient bien de ne pas négliger d'acquiescer les fonds au journal.

L'Imprimeur-Gérant : GUSTAVE MAYENCE.

Paris. — Imprimerie : 14, rue des Ecoles.